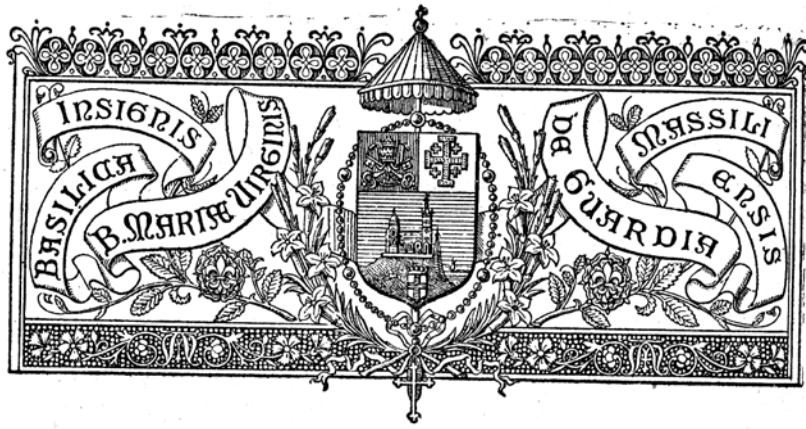




## NOTRE-DAME DE LA GARDE

SUITE DE L'HISTOIRE DE LA NOUVELLE CHAPELLE

(1592-1789;

On sait la haine furieuse avec laquelle les jansénistes ont poursuivi la mémoire de Monseigneur de Belsunce. Déjà de son vivant, ils portèrent contre lui les accusations les plus infâmes; ils ne craignirent point de répandre en secret, à Marseille et au loin, le bruit étrange qu'il avait fui devant le fléau et cherché un refuge à Notre-Dame de la Garde. L'héroïque prélat en écrivit à l'archevêque d'Arles, moins pour se disculper que pour exprimer l'étonnement que faisaient naître en son âme de pareilles accusations :

« Des malveillants ont fait courir le bruit, mon cher Seigneur, que Je m'étais enfermé tantôt dans ma maison, tantôt au Parc (l'arsenal des galères). On s'est même avisé de me percher jusque sur le haut de Notre-Dame de la Garde. » Dans le même temps il écrit à l'évêque de Toulon : « Ce n'est pas pour moi. Monseigneur, une médiocre consolation dans toutes les horreurs qui m'environnent, de voir que vous avez la charité de prendre part à mes peines..... Ah ! Monseigneur, que de moments d'amertume et de désolation n'a-t-on pas à souffrir, et qu'il est fâcheux de se trouver dans une situation pareille ! Aujourd'hui, quoique le mal soit grand encore, nous respirons ; il y a de la diminution, et il commence à y avoir de l'ordre, depuis que M. de Langeron commande. Je vais partout, sans trouver autant de morts dans les rues, et, depuis plusieurs jours, je n'ai confessé aucun pestiféré. Il y a bien de la puanteur encore et des légions de pauvres; mais ce n'est rien à côté du passé. Je ne sais. Monseigneur, ce qu'on m'a fait faire à Notre-Dame de la Garde ; mais je n'y ai fait autre chose que d'y aller dire la messe, en priant la Sainte-Vierge à chaque station, et confessant en allant et venant de pauvres pestiférés. »

La lettre, dont nous venons de citer un fragment, nous paraît répondre victorieusement à l'assertion de ceux qui prétendent que, durant tout le temps de la contagion, il n'y eut aucune cérémonie publique, il ne se fit aucune prière dans la chapelle de Notre-Dame de la Garde.

Nous l'avouons, cette assertion si nette, si catégorique, si absolue de plus d'un auteur moderne nous avait douloureusement étonné, sans, parvenir toutefois à nous convaincre. Nous avions quelque peine à croire que l'illustre évêque eût oublié, pendant les jours lamentables de la peste, de recourir à Celle que nos pères avaient établie, depuis de longs siècles, la Protectrice toute-puissante et la Gardienne vigilante de la cité. L'affirmation non moins nette, non moins catégorique, non moins absolue de Monseigneur de Belsunce, dans la lettre qu'on a lue plus haut, nous avait déjà suffisamment rassuré, quand un nouveau témoignage est venu s'ajouter au premier, pour nous d'ailleurs irrécusable, et a dissipé toutes nos craintes.

Le majordome de Monseigneur de Belsunce ou l'intendant de sa maison a fait très fidèlement, pendant près de vingt ans, le journal de la vie de son maître. Or, voici ce que nous lisons dans ces éphémérides conservées précieusement aux Archives de la Préfecture.

1720—Septembre. « Le samedi 28e dud. Monsgr est allé dire la messe à Nostre-Dame de la Garde, à la chapelle d'en bas, accompagné de M. l'abbé Bougerel et des gens de sa maison. » Cet abbé Bougerel est le même qui, à quelques jours de là, le 3 octobre suivant, devait succomber à la terrible maladie, malgré les soins intelligents et dévoués de M.M. Michel, médecin, et Fondoume, chirurgien, chargés spécialement des malades de l'Evêché.

Décembre— « Le dimanche 8e dud. Monsgr est encore allé à pied dire la messe à Nostre-Dame de la Garde, à la chapelle d'en bas. »

C'était le moment où la peste faisait les plus grands ravages dans notre malheureuse cité. Les cadavres infestaient, les maisons, les rues, les places publiques, la corruption était partout; le pieux évêque va implorer le secours de Celle qui, étant toute pure et toute sainte, n'a jamais connu la corruption ; il lui demande, au jour même où l'Eglise célèbre la fête de sa Conception Immaculée, de se souvenir qu'elle est toujours la Vierge, c'est-à-dire, la créature heureuse, bénie, intègre, sans souillure et sans tache, que l'on est heureux de suivre à l'odeur de ses parfums ; il la supplie de répandre sur la ville de Marseille quelques-uns de ces parfums qui, venant du ciel, ont le don de purifier la terre. La prière du saint évêque devait être entendue.

\*

\*   \*

Quand Marseille put croire qu'elle était enfin délivrée du fléau, l'un des premiers actes de Monseigneur de Belsunce fut d'aller rendre grâces à Dieu, sur la sainte montagne. Il était venu, à l'heure de l'affliction, répandre, au pied de la statue de la Bonne Mère, ses larmes et ses prières; il voulait que la Bonne Mère entendît la première, après le Cœur sacré de son divin Fils, l'expression émue de sa joie, qu'elle eût les prémices de sa reconnaissance.

« Le 13eme dud. (septembre 1721) Monsgr a esté à 6 heures du matin dire la messe à Nostre-Dame de la Garde dans l'église haute et a donné la bénédiction du Saint-Sacrement. »

Ces derniers mots nous indiquent que les fidèles avaient accompagné leur évêque dans son pèlerinage d'action de grâces à Notre-Dame de la Garde. Cette première manifestation de sa piété reconnaissante ne put contenter toutefois le cœur du vénérable évêque. Il voulait que la cité tout entière, le peuple ayant à sa tête ses consuls et ses magistrats, prît part à une même cérémonie pour témoigner à Marie sa foi, son amour et son inaltérable reconnaissance. Le 8 novembre de la même année, il convoque donc à la Major, entre six et sept heures du matin, toutes les confréries des Pénitents de la ville, pour monter en procession à Notre-Dame de la Garde. Les consuls et les magistrats de la cité répondent à son appel ; ils assistent à la procession que l'évêque préside et que suit une foule immense. Quand on fut arrivé sur la colline. Monseigneur de Belsunce qui avait parlé si souvent à son peuple, durant les jours de deuil que l'on venait de traverser, ouvrit une fois encore ses lèvres et son cœur; Jusque là il avait demandé à ses enfants des pénitences, des supplications et des prières ; cette fois, s'il les invite encore à se frapper la poitrine, à s'humilier et à crier vers le ciel, ce n'est plus tant pour eux que pour les habitants d'Avignon, où la peste sévissait alors avec intensité ; quant à Marseille, il veut qu'elle fasse éclater, au pied des autels de Marie, sa joie et sa reconnaissance, qu'elle ne cesse de bénir et de remercier le Dieu bon et miséricordieux qui a éloigné de ses murs le fléau dévastateur.

Monseigneur célébra lui-même la messe. Un grand nombre de fidèles y reçurent de sa main la sainte communion, et, par cet acte devenu méritoire en ces temps de Jansénisme, consolèrent à la fois le cœur de leur Dieu et celui de leur évêque. Après la bénédiction du Très-Saint Sacrement, on retourna en procession à la Major.

Selon le journal auquel nous empruntons ces. détails, la foule était fort grande qui était accourue, à cette occasion, sur la sainte colline. Tous assurément ne purent trouver place dans la chapelle. Pendant la –peste, Monseigneur de Belsunce avait souvent adressé la parole à son peuple sur les places publiques, à la porte des églises. Peut-être en agit-il de la sorte, au jour dont nous parlons. Il aurait préludé alors, il y a 160 ans, à ces pèlerinages diocésains si beaux,

si touchants, si magnifiques, que Marseille fit à Notre-Dame de la Garde, après les malheurs inoubliables de 1870 et 1871, que la fausse liberté des jours où nous sommes nous a obligés à interrompre, mais que .nous reprendrons bientôt pour la gloire de Dieu, l'honneur de la Vierge Marie, et la joie de nos âmes.

L'abbé JOSEPH BÉLEAU.

L'écho de Notre Dame de la Garde

1<sup>er</sup> octobre 1882

N° 45